7.

DISCOURS
SUR LES ÉPIDÉMIQUES D'HIPPOCRATE.

PAR M. DESMARS,
Médecin-Penſionnaire de la Ville de Boulogne-ſur-Mer.



A BERNE,
Et ſe trouvent
A PARIS,
Chez P. FR. DIDOT, le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, près du Pont S. Michel.

M. DCC LXIII.



DISCOURS
SUR LES ÉPIDÉMIQUES D'HIPPOCRATE.

DONNER une idée de la Méthode d'Hippocrate dans les épidémiques ; expoſer les raiſons qui m'ont déterminé à changer l'ordre des matieres, & rendre compte de mon travail, tant ſur les conſtitutions, que ſur les quarante-deux Hiſtoires, ſont les objets de ce Diſcours.

I.

On admire avec raiſon la méthode & la préciſion qui caractériſent les chefs-d'œuvres de l'ancienne Grece, tels que les Epidémiques d'Hippocrate, l'Hiſtoire

des animaux d'Ariſtote, l'Hiſtoire des plantes de Théophraſte. Ces grands hommes finiſſoient leurs ouvrages, & n'étoient point épouvantés par ce que le Poéte appelle *lima labor & mora.* Ils ne ſe laiſſoient point éblouir par le deſir de faire de nouvelles découvertes, & ils ne s'occupoient point à groſſir éternellement la maſſe des faits; mais ils ſavoient diſcerner ceux qui tiennent lieu de principes, & les placer dans l'ordre convenable, pour conduire par la voie la plus courte & la plus ſûre, aux vérités importantes qu'ils ſe propoſoient d'enſeigner. Cet eſprit d'œconomie & de ſobriété, ſi remarquable dans leurs Ecrits, & particulierement dans ceux d'Hippocrate, étoit une ſuite de la pleine & entiere appréhenſion du ſujet, qui fait voir avec évidence, & convertit en principes, des propoſitions qu'il a fallu d'abord établir par le raiſonnement. Les *théorêmes* de géomêtrie, que l'on démontre à des commençans, ſont des *axiomes* pour des Géomêtres.

Le Médecin obſerve, compare, apprécie les écarts de la nature, qui ſe manifeſtent par les dérangemens des facultés, d'où réſulte un aſſez grand nombre de *données*, à l'aide deſquelles il doit réſoudre les problêmes de ſon art. Il s'agit de ſavoir ſi une maladie eſt mortelle, ou ſi elle ſera terminée par la guériſon; ſi elle ſera longue, ou de peu de durée; ſi, lorſquelle paroît guérie, il n'y a point de rechûte à craindre; quels ſont les jours des paroxiſmes ou redoublemens; ceux des criſes, & les voies par leſquelles elles ſe feront, &c. Ces connoiſſances réglent les médicamens & la diette. Or, l'appréciation de toutes ces *données*, qui ſont en aſſez grand nombre, conſidérées d'abord iſolées, puis combinées, pour en former des jugemens diagnoſtiques & prognoſtiques, ſuppoſe la vûe nette, & diſtincte des principes qui en donnent les valeurs. Si vous les multipliez trop, en les décompoſant, ils offuſquent par leur nombre, & leur force diminue comme leur

masse. Si vous voulez les prouver par des raisonnemens subtils, alors la Médecine, surchargée d'opinions & de théories, s'évanouit, & vous laisse l'ombre au lieu de la réalité.

Les Ecrits d'Hippocrate sont dogmatiques ou historiques. Les livres du prognostique, des aphorismes, de la diette, de l'air, des eaux, &c., sont de la premiere classe. Les Constitutions épidémiques, & les quarante-deux Histoires, forment la seconde. Le dogme est né de l'observation éclairée par le raisonnement. Ensuite le dogme a réglé lui-même la maniere d'écrire l'Histoire des faits qui l'ont fait éclore. Il n'étoit pas question, comme l'observe Galien, de donner une Histoire des maladies, telle que celle de Thucidides, qui entre dans les détails les plus vulgaires de la peste d'Athènes; qui indique non-seulement tout ce qui se pratiqua pour lors, mais encore ce qui fut négligé. L'objet de cet Historien étoit de peindre un événement fort intéressant pour sa Nation.

Celui d'Hippocrate a été d'inſtruire & de former des Médecins, en écartant ſoigneuſement tout ce qui pouvoit être ſuperflu, pour ne laiſſer à l'attention que les objets ſur leſquels elle devoit s'exercer, en ſupprimant même les ſymptômes qui réſultent néceſſairement de la maladie indiquée, comme ſuffiſamment entendus, pour ne préſenter que ceux qui fourniſſent une connoiſſance exacte & néceſſaire; en un mot, en exigeant de ſes Lecteurs une attention ſoutenue, un eſprit pénétrant, un jugement ſain, & les accoutumant, par une méthode auſtere, à vaincre dans ſes Livres, des difficultés aſſez ſemblables à celles qu'ils doivent rencontrer dans la pratique. Eh! quel inconvénient y a-t-il de ne rendre l'art acceſſible qu'à ceux que la nature y deſtine, & qui deviendront dignes de l'exercer par des efforts généreux?

Hippocrate ne pouvoit mieux traiter des épidémies, qu'en choiſiſſant quatre Conſtitutions oppoſées & intempérées; qui, par conſéquent, forment l'enceinte

de toutes les constitutions épidémiques. Lorsqu'il s'est proposé de traiter des maladies considérées dans chaque individu, il a rassemblé quarante-deux Histoire de maladies qui, par la diversité de leurs symptômes, de leur durée, de leurs crises, &c., contiennent tous les cas particuliers. Développons cette idée.

Entre la constitution des saisons, la plus favorable est celle qui produit les maladies les plus pernicieuses : les nuances sont infinies. Depuis l'état de santé jusqu'aux plus grands dérangemens dans l'œconomie animale, les degrés sont sans nombre. L'art ne peut donc les représenter que par des divisions factices, qui fassent connoître les principaux termes de la progression naturelle, & distinguer par leurs secours les termes intermédiaires. Il falloit donc choisir un certain nombre de constitutions, pour avoir l'Histoire des épidémies, & pareillement assez de cas particuliers, pour représenter toutes les maladies individuelles. Tel est le plan général des épidé-

miques, qui ne suppose aucun systême, aucune méthode arbitraire, qui ne redoute les opinions d'aucune secte; qui n'offre que des faits choisis, rangés, mesurés avec la sagesse la plus profonde. Dans l'une & dans l'autre Histoire on suppose connu tout ce qui est dans l'ordre légitime, les constitutions bénignes, & les maladies bien ordonnées. On ne considere que les grands excès; c'est-à-dire, d'une part, des constitutions vicieuses dans leur entier; & d'autre part, des fievres ardentes & malignes. Je dis que cette Histoire fournit celle de toutes les maladies; car les symptômes des chroniques, & ceux des aigues sont appréciés suivant le même tarif. *Les maladies les plus aigues & les plus graves*, dit Hippocrate, *sont avec fievre continue.* La connoissance exacte de cette sorte de maladie emporte avec elle celle des maladies plus légeres, comme la solution des plus hauts problêmes suppose celle des problêmes d'un ordre inférieur.

Galien a cru que le but principal

d'Hippocrate, dans ses quarante-deux Histoires, étoit d'établir l'ordre des jours critiques, dont nous voyons effectivement toute la variété dans ces Histoires. Mais n'y reconnoissons-nous pas également toute sorte de crises ? Galien lui-même ne nous y fait-il pas remarquer toutes les especes de *dyspnées* ? Le froid, le frisson, la chaleur, la sueur, les nausées, le vomissement, la soif, le dégoût, le sommeil, l'insomnie, les urines, les déjections, les hémorrhagies, la toux, les crachats, &c., s'y trouvent gradués & combinés de tant de manieres, que ce n'est pas plus l'Histoire des jours critiques, que celle de chacun de ces symptômes.

Quelques Commentateurs peu éclairés sur les vûes d'Hippocrate dans ce recueil de cas particuliers, ont été surpris que le nombre des morts ait été si considérable, & se sont imaginés qu'on auroit pû guérir plusieurs de ceux que la mort a enlevé. Quelques-uns même ont tracé la conduite qu'il auroit fallu tenir

en traitant ces maladies. Mais s'ils eussent observé avec Galien, que parmi ceux qui ont échappé à un sort funeste, la plûpart ont dû leur rétablissement à une forte constitution; ils auroient sans doute reconnu que le choix étoit fait à dessein, & que l'Auteur, ne voulant mettre sous les yeux de ses Disciples que les plus grandes difficultés de l'art, avoit dû ne choisir que des maladies mortelles, ou presque mortelles.

I I.

Le premier & le troisieme Livre des Epidémiques, qui sont les seuls légitimes, nous sont-ils parvenus sans altération ?

Le premier Livre est composé de trois Sections. La premiere contient uniquement la premiere constitution. La deuxieme Section contient la deuxieme & la troisieme constitution. Il paroît déja singulier que la premiere constitution ayant suffi pour remplir la premiere Section, on ait renfermé deux constitu-

tions dans la deuxieme. La troiſieme Section traite un ſujet qui a peu de rapport aux conſtitutions : ce ſont des principes généraux qui peuvent ſervir d'introduction aux quarante-deux Hiſtoires. A la ſuite de ces principes on lit quatorze Hiſtoires de maladies qui terminent le premier Livre.

La premiere Section du troiſieme Livre contient trois Hiſtoires. La deuxieme en contient neuf, qui ſemblent être une ſuite des précédentes, puiſque la premiere Hiſtoire de cette deuxieme Section eſt intitulée *Quatrieme malade*. Dans la troiſieme Section ſe voit la conſtitution peſtilentielle, ſuivie de ſeize Hiſtoires.

On a donc mêlé les quarante-deux Hiſtoires avec les Conſtitutions, comme ne faiſant qu'un ſeul & même ouvrage : & c'eſt ce que je me propoſe de diſcuter. Mais expoſons d'abord dans quelles circonſtances les Ecrits d'Hippocrate ont été altérés.

Ptolomée, Roi d'Egypte, avoit une

extrême paſſion pour les Livres anciens. Il en faiſoit raſſembler de toutes parts, & à grands frais, pour enrichir la fameuſe Bibliotheque d'Alexandrie. Il s'emparoit de tous ceux que les éttangers apportoient dans ſes Etats, les gardoit, & leur en faiſoit remettte des copies. Ayant obtenu des Athéniens, moyennant quinze talens d'argent qu'il leur donna pour gage, les Ouvrages de Sophocles, d'Euripide & d'Æſchine, à condition de les rendre après les avoir fait tranſcrire, il les garda, & leur renvoya à la place les copies qu'il en avoit fait tirer, les priant d'accepter en outre la ſomme d'argent dont ils étoient nantis. L'avidité du gain qui prend toute ſorte de formes, ſçut profiter de l'amour de ce Prince pour les Lettres. On changea les titres des Livres, on altéra l'ordre des matieres; on ajouta des Notes; on réunit en un ſeul Livre, & ſous un même titre, des Ouvrages différens; on ſubſtitua aux noms des Auteurs médiocres, ceux des hommes les plus célebres; en

un mot on employa toute ſorte de déguiſemens pour en impoſer à ceux qui étoient chargés d'acheter les Livres rares.

Les Conſtitutions épidémiques qui peuvent être aiſément contenues dans une ou deux feuilles d'impreſſion, ont fourni le titre à un amas conſidérable de divers ouvrages partagés en ſept Livres, dont quatre ſont ſubdiviſés en Sections. La plûpart de ces Ecrits n'ont aucun rapport aux Epidémies. Les Aphoriſmes ont été partagés de même en ſept Sections, groſſies par des additions, & ſouvent des répétitions. Le Livre de la nature humaine a été augmenté d'un Ouvrage de Polybe, Diſciple d'Hippocrate, ſur le régime; & celui qui avoit réuni ces deux Ouvrages ſous un même titre, ne trouvant pas que le volume fût aſſez conſidérable, y a joint encore des morceaux de ſa compoſition.

Malgré les difficultés qui ſe rencontrent dans le diſcernement des Ecrits vrais & ſuppoſés, on n'a jamais douté

que le premier & troiſieme Livre des Epidémiques fuſſent légitimes. Galien a ſeulement reconnu des additions, & d'ailleurs a laiſſé ſubſiſter la diſtribution des matieres, telle que nous la voyons aujourd'hui. Mais il me paroît très vraiſemblable que les quatre Conſtitutions doivent être rangées de ſuite, & que les quarante-deux Hiſtoires, précédées de l'Introduction qui ſe voit au commencement de la troiſieme Section du premier Livre, ne doivent ſouffrir pareillement aucune interruption.

La premiere, & la principale raiſon eſt, que les Conſtitutions n'ont aucun rapport aux quarante-deux Hiſtoires. On a vû dans la premiere partie de ce Diſcours le plan général d'Hippocrate dans l'un & l'autre Ecrit. Les Commentaires de Galien n'établiſſent aucune relation, aucune dépendance mutuelle.

Les Conſtitutions ſont écrites d'après les principes établis dans la troiſieme Section des Aphoriſmes. Les Hiſtoires reſſortiſſent nuement & ſimplement aux

dogmes enſeignés dans le Livre du Prognoſtique. Les premieres décrivent les ſymptômes communs à une multitude de malades, & dépendans des intempéries de l'air. Les autres ſont des Hiſtoires de maladies individuelles : elles nous apprennent à obſerver & apprécier les ſymptômes qui doivent former la baſe de nos jugemens dans la pratique.

On pourroit objecter que ces Hiſtoires appartiennent aux Conſtitutions, après leſquelles elles ſont rapportées, puiſque *Philiſcus*, qui eſt le ſujet de la premiere, eſt dénommé expreſſément dans la troiſieme Conſtitution. On peut citer d'ailleurs pluſieurs autres Hiſtoires qui ont dû être obſervées dans quelqu'une des quatre Conſtitutions. Il faut convenir que l'Auteur des Conſtitutions eſt certainement l'Auteur des quarante-deux Hiſtoires; que l'un & l'autre Ouvrage ont pû être faits dans le même tems; au moins, que pluſieurs obſervations de maladies particulieres ont été faites durant les Conſtitutions, qui fourniſſoient

des occafions favorables d'obferver fes fymptômes de maladies dans toute leur latitude. Rien n'empêche donc de placer les Hiftoires à la fuite des Conftitutions; mais fans confufion, fans interpofition, fans en inférer, que ces deux Ouvrages ne foient qu'un feul & même Ouvrage.

La feconde raifon qui me fait rejetter la difpofition actuelle des matieres, eft, qu'en fuppofant même les quarante-deux Hiftoires appartenir aux quatre Conftitutions, il faudroit les rejetter toutes après la quatrieme Conftitution. Valefio a été affez attentif à faire remarquer parmi les Hiftoires du premier & du troifieme Livre, celles qui peuvent appartenir à la premiere & feconde Conftitution. Elles font confondues avec celles de la troifieme. Quelques-unes fe trouvent parmi les Hiftoires du troifieme Livre : or, cette confufion une fois admife, il étoit auffi fimple de les raffembler toutes, & de les placer après les quatre Conftitutions, que d'en former différentes diftributions, dont on ne peut deviner le motif.

Enfin, Galien a reconnu que les ſeize Hiſtoires qui terminent le troiſieme Livre, n'appartenoient pas toutes à la Conſtitution qui les précede. Le Docteur Freind a oſé le reprendre, parceque, dit-il, toutes ces maladies ſont des ſievres ardentes. Galien n'a pas nié que ces fievres fuſſent ardentes. Chaque Conſtitution a des fievres ardentes d'une nature particuliere. Hippocrate prend ſoin d'établir les caracteres généraux dans chaque Conſtitution, & Galien a eu droit d'examiner s'ils ſe retrouvoient dans les ſeize Hiſtoires du troiſieme Livre. Il a reconnu des caracteres très différens; & il en a conclu juſtement qu'elles ne pouvoient toutes appartenir à la Conſtitution qui les précéde. Il ſuffit de renvoyer à la deſcription des fievres ardentes, qu'on y lit, pour mettre le Lecteur en état de juger de la diſparité de ces fievres, & combien eſt peu fondée la critique du Docteur Freind à cet égard. Qu'on faſſe attention ſeulement à la maniere dont ces fievres ſe

jugeoient ; aux flux de ventre qui les accompagnoient, à l'averſion inſurmontable des malades pour toutes ſortes d'alimens ; & qu'on compare ces ſyptômes avec ceux des malades Abdéritains.

J'ajouterai qu'il n'eſt pas apparent que le même Médecin ait pû obſerver dans la même Conſtitution les ſeize maladies dont il s'agit. Les trois premiers malades étoient à Thaſe. Suppoſons que le quatrieme, dont le ſéjour n'eſt point marqué, étoit pareillement Habitant de Thaſe. Cette ſuppoſition eſt favorable au ſyſtême que j'attaque. Le premier malade eſt mort au cent vingtieme jour de ſa maladie, qui a duré par conſéquent quatre mois ; & en ſuppoſant que le ſecond, qui eſt mort le quatre-vingtieme, & le troiſieme, mort le neuvieme, aient été malades dans le même tems, encore faudra-t-il quatre mois de ſéjour à Thaſe, pour traiter ces trois malades. Le cinquieme malade étoit de Lariſſe, & il eſt mort le quatrieme jour de ſa maladie. Les cinq

ſuivans étoient Abdéritains. Un d'entr'eux fut jugé le centieme jour de ſa maladie ; les autres, le quatrieme, le ving-ſeptieme, le trente-quatrieme & le vingt-quatrieme. Voilà encore au moins trois mois paſſés à Abdere, partant, ſept & demi, y compris les ſix jours que dura la maladie ſuivante d'un Habitant de Lariſſe. Le treizieme malade étoit Abdéritain. On peut le comprendre avec les précédens. Sa maladie ne dura que trente-quatre jours. Le quatorzieme eſt une femme de Lyſique, qui mourut le dix-ſeptieme jour, ce qui fait déja plus de huit mois. Le quinzieme eſt de Thaſe, & peut être compris avec les trois premiers, ſa maladie n'ayant duré que vingt-un jours. Enfin, le ſeizieme, de Mélibée, mourut le vingt-quatrieme jour. Ainſi, le Médecin qui a traité tous ces malades, n'a pû ſéjourner moins de neuf mois dans toutes ces Villes, ſans y comprendre le tems néceſſaire pour s'y tranſporter. Maintenant les fievres ardentes qui avoient commencé au

printems, ont fini dans l'automne : ce qui ne donne pas neuf mois, suivant la distribution des saisons, dans Hippocrate.

Si on demande quel étoit l'objet de l'Auteur, en proposant des observations faites à Thase, à Abdere, Larisse, Lysique & Mélibée, je réponds que les quarante-deux Histoires ont été probablement triées dans des Collections considérables d'Observations faites dans les Villes de la Grece, & de la partie d'Asie, habitée par les Grecs, & sur-tout dans l'Isle de Thase, où les trois premieres Constitutions ont été observées ; que ces Histoires, ainsi que les Constitutions, ont été choisies dans la vûe de nous faire connoître, d'une part, les influences des saisons, ou les changemens qu'elles peuvent causer dans les maladies des différentes années ; & d'autre part, les loix fixes & stables que suivent ces mêmes maladies, quelque nom qu'on veuille leur donner, dans quelqu'année que ce soit, & dans tous

les pays du monde. On lit à la fin du Livre du Prognoſtique ces paroles remarquables, qui peuvent ſervir également de concluſion aux Epidémiques : *il faut obſerver ſoigneuſement les caracteres des maladies populaires, & connoître les effets que doit produire l'état des ſaiſons*. Voilà pour les quatre Conſtitutions. Et tout de ſuite, *& bien comprendre qu'en quelque année & en quelque ſaiſon que ce ſoit, les ſignes ſalutaires ſont toujours tels, & ne changent pas de nature, & les ſignes funeſtes toujours mauvais ; car dans la Lybie, dans l'Iſle de Delos, & dans la Scythie, l'obſervation confirme la vérité de nos principes*. Ces dernieres paroles n'expliquent-elles pas ſuffiſamment l'objet des quarante-deux Hiſtoires?

III.

J'ai donc partagé les Epidémiques en deux parties, dont la premiere contient les quatre Conſtitutions; la ſeconde renferme les quarante-deux Hiſtoires.

Je ne penſe pas que les titres de *premiere*, *deuxieme & troiſieme Conſtitution* ſoient de l'Auteur. Je les ai laiſſé pour la commodité des citations, & j'ai ſupprimé les Diviſions par Sections. J'ai ſupprimé auſſi le titre de Conſtitution peſtilentielle. J'ai ſubſtitué celui de quatrieme Conſtitution. Après la traduction des Conſtitutions, j'ai placé des réflections que je diviſe en deux parties. La premiere traite des regles ſuivies par Hippocrate, en établiſſant les cauſes météorologiques des épidémies. Les principales queſtions diſcutée dans cette partie ſont, 1°. Pourquoi toutes les Conſtitutions ont été réduites à quatre? 2°. Pourquoi chaque Conſtitution contient la deſcription de quatre ſaiſons conſécutives? 3°. D'où vient que cette deſcription précede toujours celle des maladies? 4°. De la durée des Conſtitutions, s'il y en a de pluſieurs années. Réflexions ſur les Conſtitutions de Sydenham. 5°. Pourquoi la deſcription des ſaiſons commence toujours par l'automne, &

finit à l'automne suivant exclusivement ? 6°. Comment Hippocrate décrit les saisons ? 7°. Pourquoi il ne fait mention que des vents méridionaux & septentrionaux ? 8°. Digression sur les effets de ces deux vents principaux. 9°. Comment Hippocrate observe les vents ? 10°. Du chaud & du froid, & de la maniere dont Hippocrate les mesure. 11°. des effets de la chaleur & de la froidure sur le corps humain. 12°. De l'humidité & de la sécheresse, & de leurs effets. 13°. Comment Hippocrate mesure ces qualités de l'air ? 14°. Effets des tems nébuleux & orageux. 15°. De l'inutilité des observations faites sur les trois regnes, pour parvenir aux causes des épidémies. 16°. Quelle est la mesure commune de l'intempérie des saisons, ou quelle est la regle générale qu'il faut suivre dans leur estimation ? 17°. De la distribution des saisons, suivant les Anciens, & quelles sont les raisons de cette distribution ?

La seconde partie de mes réflexions

a pour objet la nosographie épidémique, ou l'Histoire des maladies des quatre Constitutions. 1°. Le dénombrement des maladies des quatre saisons, tel qu'il se voit dans la troisieme Section des Aphorismes, contient le dénombrement des maladies épidémiques. 2°. L'*Eustathie* & l'*Eucrisie* des maladies constituent leur légitimité, & c'est sur cette idée qu'on doit estimer les maladies épidémiques. 3°. Comment les fievres sont causées par les intempéries des saisons. 4°. Divisions des fievres épidémiques, benignes & malignes, ardentes & continues. Raisons de ces divisions. 5°. & 6°. Descriptions des fievres ardentes, bénignes & malignes. 7°. & 8°. Descriptions des fievres continues, bénignes & malignes. 9°. Comment ces deux genres de fievres contrastent & renferment toutes les fievres épidémiques. 10°. Des principaux symptômes des fievres ardentes & continues épidémiques, & de leurs rapports avec les intempéries des saisons. 11°. Ré-

flexions générales ſur la méthode d'Hippocrate. 12°. Des rapports des épidémies d'une même Conſtitution comparées entr'elles, d'où réſultent les caracteres généraux d'une Conſtitution.

Tel eſt le plan que j'ai ſuivi concernant les Conſtitutions. Je me propoſois d'en reſter là, & ne voulois pas m'engager dans un plus grand travail, par le ſouvenir des difficultés que j'avois eu à ſurmonter; mais j'ai cédé à des avis reſpectables, & j'ai traduit les quarante-deux Hiſtoires, en y joignant un abrégé du Commentaire de Galien, ſur cette partie des épidémiques, dans lequel on verra l'application des régles du Prognoſtique aux faits de pratique, l'Hiſtoire toujours d'accord avec le dogme, & Hippocrate expliqué par lui-même. Galien n'a pas également diſcuté toutes les Hiſtoires: il nous abandonne ſouvent à nos propres forces. Ailleurs il nous renvoie à ſes autres Ouvrages. Envain eſpéreroit-on retirer quelque fruit de l'étude des épidémiques, ſi on ne s'exerce

à résoudre par soi-même les problêmes de ce genre. C'est le seul moyen d'apprendre à calculer & à prédire les événemens des maladies. Les Anciens connoissoient tout le prix de la science du prognostique. Ils savoient combien elle est nécessaire pour obtenir la confiance des Malades, faire valoir les succès & mettre à l'abri des reproches & des murmures dans les événemens fâcheux. Les hommes, de tout tems, ont eu de la vénération pour ceux qui savent lire dans l'avenir. Tout homme qui connoît bien l'avenir, n'ignore pas la conduite qu'il doit tenir au moment présent. Ces Anciens étoient donc regardés comme des hommes d'une espèce supérieure. On écoutoit avec respect les oracles qu'ils prononçoient, & on suivoit avec docilité leurs conseils.

La Médecine jouiroit encore du même degré d'estime & de faveur, si, au lieu de se livrer à tant de spéculations oisives, on se renfermoit dans ce cercle

de connoiſſances dont Hippocrate a tracé la circonférence, & qui eſt plus que ſuffiſante pour employer toute la vie de l'homme le plus appliqué.

Valeſio a écrit des Commentaires ſur les ſept Livres des Epidémiques, dans leſquels il ne fait que développer & mettre à la portée d'un plus grand nombre de Lecteurs les principes employés par Galien. Cet Auteur ſaiſit aſſez les occaſions de propoſer des ſentimens oppoſés à ceux de Galien, mais communément dans des choſes de peu d'importance; & ſon ſentiment ne paroît pas toujours le plus sûr. Le Chevalier Floyer n'a commenté que les quarante-deux Hiſtoires. Son but étoit d'allier la Médecine ancienne & moderne, en adaptant les principes de la circulation du ſang aux faits rapportés dans les quarante-deux Hiſtoires, pour en déduire des regles de pratique. Le ſuccès ne répond point aux promeſſes, & il y a peu de fruit à retirer de la lecture des Commentaires du Chevalier Floyer.

Dix ans avant la publication de cet Ouvrage, le Docteur Freind avoit dit, en parlant des Découvertes Anatomiques de son siècle & du précédent, que, depuis la mort d'Harvée, il ne s'étoit trouvé aucun Ecrivain qui eût fait voir les avantages que la pratique pouvoit retirer des raisonnemens puisés dans l'Anatomie.

Ce même Docteur Freind a publié en 1716 le premier & le troisieme Livre des Epidémiques, & la Traduction de Foes, avec quelques changemens. Dans un Avertissement au Lecteur, il porte son jugement sur les diverses éditions qui avoient paru jusqu'à lui, & sur les secours qu'on pouvoit tirer des manuscrits: il déclare que, sans s'arrêter à aucun en particulier, il a pris des uns & des autres ce qu'il a trouvé de plus exact, & ne s'est permis aucune substitution; qu'il a en outre rétabli la Dialecte Ionique, autant qu'il lui a été possible. Son édition est accompagnée de variantes, tirées d'un ancien ma-

nuſcrit, trouvé en Angleterre.

Freind a joint à ſon édition neuf Diſſertations ſur les Fievres, dont l'objet eſt d'établir des regles de pratique, relativement aux divers genres d'évacuation que la nature emploie dans la guériſon. Ainſi c'eſt proprement un Ouvrage de Thérapeutique, & non un Commentaire ſur les Epidémiques.

J'ai traduit ſur le Texte Grec de l'édition du Docteur Freind. J'ai conſulté les Traductions de Calvus, Cornarius, Valeſio, Foes, & même la Traduction Angloiſe du Chevalier Floyer. Ces différens ſecours ont ſouvent augmenté mes perpléxités. Il eſt facile de faire paſſer l'obſcurité du Grec dans le Latin, & de rendre énigme pour énigme. Les Langues vivantes ne laiſſent point cette reſſource. Les meilleures Traductions, telles que celle de Foes, à laquelle Freind donne la préférence, & celle de Cornarius, qui paroît plus littérale, ſont défectueuſes en quantité d'endroits. Pour s'en aſſurer, il ſuffit de

raſſembler les diverſes expreſſions dont Hippocrate s'eſt ſervi pour exprimer le délire & ſes degrés, & voir avec quelle incertitude & quelle inconſtance ces diverſes expreſſions ont été rendues dans le Latin. Galien ne croit pas qu'il y ait une ſyllabe inutile dans les Ecrits d'Hyppocrate ; il eſt donc eſſentiel d'en peſer ſcrupuleuſement tous les termes.

Pour fixer la valeur de ceux qui m'étoient encore trop indéterminés, j'ai employé l'artifice dont ſe ſert Galien dans ſon petit livre ſur le *Coma*. J'ai raſſemblé tous les paſſages des Epidémiques, dans leſquels l'expreſſion qui m'étoit obſcure & ambiguë eſt employée. J'ai comparé ces paſſages, & je ſuis parvenu à éclaircir la plûpart de mes doutes.



REMARQUES
SUR les Traductions de FOES & de CORNARIUS.

FOES dit que les verbes παρακρέειν, παραλέγειν, παραφέρειν, ληρῆσαι, παραληρῆσαι, παρενεχθῆναι, παραπαίειν, παρακόπτειν & παραφρονεῖν signifient dans Hippocrate une légere émotion de l'ame & le délire, dont la grandeur est ensuite déterminée par quelques mots que cet Auteur ajoute. *Dicuntur de levi mentis emotione & delirio, quibusdam enim aliis additis verbis desipientiæ magnitudinem circumscribit Hippocrates. Epid. I. sect. iij. æger.* I. Il cite les Commentaires de Galien sur les *Prorrhetiques*, & son premier Commentaire sur le troisieme livre des Epidémiques. Cependant Foes ne pouvoit ignorer que Galien, dans son livre Περὶ κώματ, annonce qu'il n'y a pas une seule

ſyllabe ſuperfluë dans les Ecrits d'Hippocrate ; & il rapporte à ce ſujet les diverſes manieres d'exprimer le délire & ſes degrés, qui ſe rencontrent dans les Epidémiques. Hippocrate, dit Galien, ne ſe contente pas d'indiquer d'une maniere générale & indéterminée les ſymptômes des maladies, il emploie toujours les termes propres à déterminer l'eſpèce & la grandeur. Foes a donc traduit παρακρέειν, *delirare, deſipere ;* παραλήρειν, *delirare, deſipere ;* παραλέγειν, *delirare, præter rationem loqui, mente moveri ;* παραφρονεῖν, *delirare, deſipere ;* παρακοπὴ, *mentis emotio, mentis alienatio*. Cornarius a fait de même ; & je ne ſache aucun Auteur qui ait approfondi ſuffiſamment les différentes ſignifications de ces termes.

Boërhaave définit le *Delirium febrile*, *Idearum ortus non reſpondens cauſis externis, ſed internæ cerebri diſpoſitioni, unà cum judicio ex his ſequente vel animi affectu motuque corporis : atque his quidem per gradus auctis ſolitariis vel*

combinatis varia deliriorum genera ſiunt. Cette définition comprend toute eſpèce de délire, & peut guider dans la recherche que nous nous propoſons de faire de la valeur des termes uſités par Hippocrate.

I. Παραλέγειν. Ce verbe eſt employé treize fois dans les Hiſtoires Epidémiques, & une fois ſeulement dans les Conſtitutions. Galien ne nous laiſſe pas ignorer ſa ſignification. Au Chap. X. du Liv. ij. Περὶ δυσπν. Il dit que παραλέγειν n'exprime pas un véritable délire, mais un état ſemblable à celui de l'ivreſſe, qui eſt cauſée par la plénitude du cerveau; & à la fin du XI. Chap. du iij Liv. Περὶ δυσπν, il dit qu'Hippocrate a coutume de ſe ſervir de ce terme pour exprimer la plus petite eſpèce de délire. Gadaldin reprend à cette occaſion Cornarius d'avoir fait ſynonymes παραλέγειν & παραφρονεεῖν; *minus enim malum eſt*, dit-il, παραλέγειν *quam* παραφρονεῖν; & il ajoute : *antiqua tranſlatio verbum* παραλέγειν *ad verbum vertit* PRÆTER-

LOQUI *παραφρονεῖν verò desipere.* Je ne conçois pas comment Desgorris, dans ses Définitions de Médecine, à l'article Παραφροσύνη, a avancé que le verbe παραλέγειν ne se trouvoit dans aucun des Ouvrages d'Hippocrate ni de Galien, & qu'on avoit mis mal-à-propos, à la fin du iij. Liv. de Gal. Περὶ δυσπν, παραλέγειν au lieu de παράληρειν; il est vrai que ce verbe ne se rencontre dans aucun des autres Ouvrages d'Hippocrate. On en appercevra mieux la raison, lorsque nous aurons établi les expressions qui désignent le délire en général, le délire propre aux fievres ardentes, & le délire phrénétique. Revenons à la signification de παραλέγειν. C'est une dépravation du jugement ou du raisonnement, & par conséquent l'espèce de délire la plus légere; car il est plus aisé de se tromper sur les rapports des objets, que sur leur existence. Cette dépravation se manifeste par les discours d'un malade qui dit une chose pour une autre, qui parle

ſans bien comprendre ce qu'il dit, & ſouvent ne dit pas ce qu'il voudroit dire, parceque les inſtrumens qui ſervent à la parole ſont eux-mêmes ſouvent altérés.

II. Παρακρούω *ſeu* παρακρούομαι, *repello*, *rejicio*, *repudio*, *refuto*, dit Henry Etienne, *item deprecor & à me ſummoveo, item circumvenio, fraudulenter decipio*... & παράκρουσις, *fraus*, *error*, *impoſtura*. C'eſt un dérivé de κρούω, *pulſo*, d'où vient κροῦμα, *ſonus quem inſtrumenta muſica pulſata edunt*. Ce verbe eſt employé quarante-neuf fois dans les quarante deux Hiſtoires. Lorſque la préſence des objets n'excite pas dans l'ame des idées conformes à ces mêmes objets : ſi le malade voit des objets qui n'exiſtent pas, entend des ſons différens de ceux qui frappent les oreilles des aſſiſtans, &c. il y a παράκρουσις, erreur, impoſture des ſens. Galien rapporte l'Hiſtoire de Théophile, Médecin, qui, étant tombé malade, avoit conſervé ſa raiſon, connoiſſoit les

aſſiſtans, converſoit avec eux, ſans donner aucun indice de délire, excepté qu'il s'imaginoit voir, dans un réduit de ſa chambre, des joueurs de flûte, dont les uns étoient aſſis, les autres debout, & qui ne ceſſoient de jouer des inſtrumens, pour quoi il s'écrioit, qu'on les chaſsât. Après ſa guériſon, il ſe ſouvenoit parfaitement de toutes les perſonnes qui étoient venues le voir, & des propos qu'on avoit tenus en ſa préſence. Il ſe ſouvenoit auſſi de l'ennui que lui avoient cauſé les joueurs d'inſtrumens. Παρακρούειν exprime l'erreur de l'imagination, qui peut s'étendre ſur peu ou beaucoup d'objets, ou ſur tous les objets. Παρακρούειν σμικρὰ, Πολλὰ, πάντα. Nous trouvons ſouvent dans les Hiſtoires πάντα παρέκρουσε, mais non πάντα παρέλεγε, ſeulement σμικρὰ, ou πολλὰ παρελέγε.

III. Λῆρος, παράληρος, λῆρειν, παράληρειν ſont employés douze fois dans les Hiſt. Παράληρος ſe trouve encore quatre fois dans les Conſtitutions; ſavoir, une fois

dans la premiere, une fois dans la deuxieme, & deux fois dans la quatrieme. Il eſt employé négativement dans les deſcriptions des fievres ardentes de la deuxieme & quatrieme Conſtitution, dans leſquelles Hippocrate dit que les malades n'étoient point παράληροι; & deux fois poſitivement dans les deſcriptions des phtyſies de la premiere & quatrieme Conſtitution; d'où il ſuit que παράληρος exprime le délire propre des fievres ardentes; autrement il eut été abſurde de faire entrer dans leur deſcription la négative de ce ſymptôme. Dans les fievres ardentes de la troiſieme Conſtitution, qui avoient une eſpèce de délire particuliere, Hippocrate ne dit point qu'ils étoient παράληροι, mais παραλέγοντες. Cela ſuffit pour établir que παράληρειν exprime un degré de délire ſupérieur à ceux exprimés par παραλέγειν & παρακρέειν. Aëtius, Liv. 6, dit que λῆρος differe de μώρωσις, en ce que dans celui-ci les diſcours du malade ont une ſuite; mais dans le délire, les

propos n'ont aucune connexion. Il y a donc erreur de jugement & d'imagination, autrement les malades feroient παραλέγοντες & non παράληροι.

IV. Παραφρονεῖν n'a lieu que trois fois dans les Hiftoires, & ne fe rencontre pas dans les Conftitutions. Je viens de dire que παράληρειν exprime le délire propre des fievres ardentes. Je dis maintenant que παραφρονεῖν exprime le délire commun des fievres, tant ardentes que phrénétiques, d'où il fuit qu'il eft d'un degré fupérieur à tous les délires précédens : j'en tire la preuve des Ouvrages dogmatiques d'Hippocrate, & notamment du Livre du Prognoftique, & de celui de la Diette, dans lefquels Hippocrate n'emploie pas d'autre terme pour exprimer le délire en général. Ainfi παραφρονεῖν emporte la dépravation de l'imagination & du raifonnement, avec paffion ou affection de l'ame, *delirium*, dit Boërhaave, *eft idearum ortus non refpondens caufis ex-*

ternis unà cum judicio ex his ſequente & animi affectu. Cette explication eſt d'accord avec l'interprétation que nous donne Budée de φρυνεῶ, dans laquelle on trouve *cupio*, *volo*, *habeo affectum*, *animum intendo*. Ces deſirs, ces volontés, ces paſſions diſtinguent cette eſpèce des précédentes.

V. Παραφέρεσθαι n'eſt employé qu'une ſeule fois dans les Hiſtoires. On le trouve dans la trente-neuvieme, dans laquelle on lit λήθη παντων ὅ-τι λέγοι, παρεφέρετο. Foes a reconnu dans cette Hiſtoire une gradation indiquée par les verbes παραλέγειν, παραφέρεσθαι, ἐκμαίνειν, ζῦαν, dont chacun ajoute au précédent. Il blâme les interprètes qui ont traduit ce verbe, *furere*, *proſilire*, il ſubſtitue *mentis emotio*, qui ne dit point aſſez, & regarde comme ſynonymes παραφορὰ, παρακοπὴ τῆς γνώμης & ταραχή. Galien, au commencement de ſon 1. Comment. ſur le iij. Liv. des Epidémiques, range les différentes eſpèces de délire de la maniere ſuivante:

ληρῆσαι, παραληρῆσαι, παραφρονῆσαι, παρενεχθῆναι, παρακόψαι, ἐκστῆναι, μανῆναι, ἐκμανῆναι, dans lesquels παραφέρεσθαι indique une espèce inférieure à παρακόψαι, d'où il suit que ces deux espèces sont voisines ; mais on n'en doit pas conclure que ces deux verbes aient la même signification.

Παραφέρεσθαι marque spécialement un transport, un mouvement corporel ; ainsi revenons à la définition de Boërhaave, *idearum ortus non respondens causis externis, unà cum judicio ex his sequente & motu corporis.*

VI. Παρακόψαι est, suivant Galien, une espece de délire supérieure aux précédentes. Hippocrate ne s'est servi du mot παρακοπὴ qu'en deux endroits. Desgorris dit que ce mot est ambigu. Les raisons qu'il en apporte ne sont pas suffisantes, & le passage, tiré du Liv. de Galien *de locis affectis*, ne détruit point la valeur & le rang assigné à ce verbe par le même Galien. Vander-Linden, qui croit, avec Desgorris, que la

signification de παρακόπτειν est douteuse, convient qu'il signifie souvent le délire phrénétique; *sæpè verò* τὸ παρακόπτειν *significat id quo gravius homini accidere non potest* τὸ μαίνεσθαι, *inquam, insanire*. Cela posé, παρακοπὴ peut être défini, *idearum ortus non respondens causis externis, unà cum judicio ex his sequente & animi affectu, motuque corporis*. Le passage d'Aristote, où cette expression se trouve employée, quoiqu'il ne s'y agisse pas d'un délire phrénétique, renferme toutes les parties de cette définition. Τινὰ ἐν ἀβύδῳ παρακόψαντα τῇ διανοίᾳ, καὶ εἰς τὸ θέατρον ἐρχόμενον ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας, θεωρεῖν ὡς ὑποκρινόμενον τινῶν καὶ ἐπισημαίνεσθαι καὶ ὡς κατέστη τῆς παρακοπῆς, ἔφησεν ἐκεῖνον αὐτῷ τὸν χρόνον ἥδιστα ζεζιῶσθαι. Dans cet insensé, l'imagination, les affections de l'ame, les mouvemens du corps étoient dépravés. Ἐκστῆναι, rapporté par Galien à la suite de παρακόψαι, n'est point employé dans les Histoires.

VII. Ἐκμανῆναι exprime le délire fu-

rieux, ou le plus haut degré des délires phrénétiques. Il eſt uſité ſix fois dans les Hiſtoires. Aucun des malades, attaqués de cette eſpece de délire, n'a guéri : il raſſemble ſeul tous les autres; il ſuppoſe la plus grande dépravation des facultés. Cependant la fureur des phrénétiques varie, ſuivant le vice dominant de telle ou telle faculté. C'eſt pourquoi nous liſons dans la huitieme Hiſtoire ἐξεμάνη κατέχειν οὐκ ἠδύνατο; dans la trente-neuvieme, ἐξεμάνη ζοὴ ταραχὴ, λόγοι πολλοί; & dans la quarante-deuxieme, ἐξεμάνη ζληςριομός. Les délires plus ſimples, tels que παραλέγειν, παρακρούειν, παράληρειν, étoient ſuffiſamment déterminés par σμικρὰ, πολλὰ, πάντα; mais les délires compoſés, tels que παρακόψαι & ἐκμανῆναι, dans leſquels le vice d'une faculté peut être dominant ſur les autres, doivent être caractériſés & différenciés. Nous trouvons dans la trente-unieme Hiſtoire παρακοπὴ τῆς γνώμης καὶ ταραχὴ καὶ πολὺς ζληςρισμός. Lorſqu'Hippocrate em-

ploie quelques-uns des verbes rapportés ci-dessus sans addition, comme lorsqu'il écrit παρελέγε, παρέκρουσε, παρέληρε simplement & sans addition, c'est toujours le degré moyen qu'il veut exprimer.

VIII. Κῶμα, κοιμηθῆναι, ὕπνειν, καταφορὰ, καρός. La signification du mot κῶμα est bien déterminée par Galien dans son petit Traité Περὶ κώματ. Κοιμηθῆναι est presque toujours traduit par Foes, *dormire*. Ce verbe est employé trente-neuf fois dans les Histoires : ὕπνος & le verbe ὕπνειν s'y rencontrent cinquante-quatre fois. Foes fait ces deux verbes synonimes. On lit dans la douzieme Histoire, ὐ πολὺ ἐκοίμηθη. ἐξ ὕπνου ψύξις, d'où il semble que κοιμηθῆναι équivaut à *dormire* ; mais ce passage paroît plus propre à prouver que κοιμηθῆναι a besoin de cette addition pour signifier le sommeil. Henry Etienne traduit κοιμάομαι, *cubo dormiendi gratiâ*, *reclino me ad capiendum somnum*. Nous n'avons pas de verbe françois

plus propre à rendre la valeur de κοιμηθῆναι, que le verbe *repoſer*, qui ne ſignifie pas abſolument dormir. On dit d'un malade qu'il repoſe, lorſque ſon agitation & ſes douleurs ſont calmées. On peut dire qu'un malade repoſe, mais qu'il ne dort pas.

Καταφορὰ, *voyez Gal.* Περὶ κώματ.

Κάρος, *voyez les Définitions* de Deſgorris.

IX. Ἄσιτος, ἀπόσιτος, ἀσώδης, ἔμετοι, διψώδης, ἄδιψος; il n'y a de difficultés que pour le mot ἄση. *Hippocrati*, dit Vander-Linden, ἆσαι *ſignificant faſtidia*, v. *Aphor.* LXI. *Nauſeas Coac.* CXLII. *morſus cordis*, VII. *Epid. t.* IX : *anxietatem cordis*, IV. *vict. acut.* 47 : δυσφορίαν, *difficilem tolerantiam* II. *vict. acut.* 22. ἀλυσμὸν, *conſilii inopiam. Galen. in Exeg. & I. Epid. ægr.* XI. ῥιπτασμὸν, *jactationem irrequietam* II. *vict. acut.* 22. *Hui! quantum verbum & quam in uno verbo includitur* πόνος πολύς. J'ai raſſemblé au commencement de cet article toutes les affections de

l'estomach indiquées dans les Histoires, pour en faire appercevoir les gradations. L'envie de vomir, ou les nausées, symptôme si commun dans les fievres aigues, ne peuvent être exprimées que par le mot ἄση, d'où ἀσώδης, qui se trouvent vingt-une fois dans les Histoires. Toutes les significations d'ἄση, rapportées par Vander-Linden, telles que δυσφορία, ἀλυσμός, *morsus cordis*, n'ont pas lieu dans les Histoires. Lorsque les nausées sont accompagnées de quelqu'une de ces affections, Hippocrate a soin d'en faire mention spécialement. Dans Foes, ἄση est tantôt *stomachi fastidium*; ailleurs, *stomachi fastidium & nausea*; quelquefois, *nausea* simplement; dans un autre endroit, *magna corporis æstuatio & stomachi fastidium*.

X. Ἀλγήματα, πόνοι, ὀδύναι, sont synonimes dans Foes & Cornarius. Cicéron, au ij. Liv. des Tusculanes, dit *interest aliquid inter laborem & dolorem, sunt finitimæ omninò, sed tamen diffe-*

runt aliquid ; labor est functio quadam mentis vel corporis gravioris operis vel muneris, dolor autem motus asper in corpore alienus à sensibus, hæc duo Græci illi quorum lingua copiosior est quam nostra, uno nomine appellant. Il s'agit du mot πόνος, comme l'observe Gassendi. (Ethic. Epic.) πόνος a donc une double signification ; il équivaut quelquefois à ὀδύνη. Foes & Cornarius suivent des maximes fort opposées à celles de Cicéron ; ils font du mot *dolor* un équivalent aux deux mots grecs πόνος & ὀδύνη. Vander-Linden a traduit ὀδύνη, *cruciatus* ; ainsi ἀλγήμα, doit être traduit *dolor*, & πόνος, *labor*, en lui donnant, avec Cicéron, toute l'étendue qu'il doit avoir.

XI. Πῦρ, πυρετὸς, πυρετοὶ, πυρέτιον. En quoi diffère πῦρ de πυρετὸς ? Galien dit qu'il faut entendre par le mot πῦρ une fievre violente. Foes en conséquence traduit presque par-tout *febris vehemens*, ou *vehementissima*,

quelquefois *febris* ſimplement. Mais ſi le mot πῦρ ſignifie une fievre violente, pourquoi n'eſt-il jamais employé dans les Hiſtoires que pour marquer l'invaſion de la fievre, ou le retour de la fievre dans les rechûtes ? Par-tout ailleurs, c'eſt toujours πυρετὸς. Tous les malades pour leſquels Hippocrate s'eſt ſervi de πῦρ ἔλαβε, qui ſont au nombre de quinze, n'eurent-ils une fievre violente que le premier jour de la maladie ? cependant huit d'entr'eux moururent. Quelle différence doit-on mettre entre πῦρ & πυρετὸς ὀξὺς ou πυρετὸς καυσώδης, employés dans les autres Hiſtoires ? Πῦρ eſt un mot générique. Nous liſons dans la ſixieme Hiſtoire πῦρ ἔλαβε πεπλανημένως ; & tout de ſuite οἱ πυρετοὶ παροξυνόμενοι ἄλλοτε ἀλλοίως ἀτάκτως. Πῦρ comprend donc dans cet endroit pluſieurs paroxiſmes irréguliers. Hippocrate ſe ſert du mot πυρετὸς, pour déſigner les accès de chaque jour.

FIN.